



HAL
open science

Humanité des bébés et “ sentiments maternels ”

Natacha Collomb

► **To cite this version:**

Natacha Collomb. Humanité des bébés et “ sentiments maternels ”. *L’Homme - Revue française d’anthropologie*, 2020, 234-235, pp.161-180. 10.4000/lhomme.37302 . hal-03100232

HAL Id: hal-03100232

<https://hal.science/hal-03100232v1>

Submitted on 6 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Humanité des bébés et « sentiments maternels » : réaffecter l'anthropologie ?¹

0- En mars 2013, au 10^e Colloque international de périnatalité de l'ARIP baptisé, en hommage au livre quasi éponyme de Geneviève Delaisi de Parseval et Suzanne Lallemant (1980), « L'art d'accommoder embryons, fœtus, bébés : objets, rites et techniques de soin en périnatalité », j'entendais l'intervention que le professeur de psychologie clinique Sylvain Missonnier (2014) consacrait aux morts prénatales et à l'évolution du traitement psychologique et rituel du deuil des fœtus. Dans le débat lui faisant suite, une auditrice proposait que là où (c'est-à-dire ailleurs) les taux de fécondité et la mortalité infantile sont très élevés, les deuils sont moins lourdement portés : on s'habitue, en quelque sorte. Une déclinaison de ce présupposé, plus courante dans les sciences sociales, plus intellectualisée, se soutenant de l'histoire sociale et du constructivisme, veut (en version simplifiée) que les enfants ne soient pas partout les mêmes enfants ni les sentiments à leur endroit les mêmes sentiments. Qui, anthropologue en particulier, oserait d'ailleurs contester l'évidence de ces diversités ? Où que je les lise ou les entende, quelle qu'ait été la perspective théorique, disciplinaire, clinique d'où elles aient été prononcées, la forme qu'elles aient revêtue, et l'apparente solidité des arguments avancés, ces représentations des bébés, des affects et du deuil, souvent articulées, provoquaient pourtant chez moi, émotionnellement, une sorte d'indignation et, intellectuellement, pour reprendre les termes si évocateurs de Wittgenstein (1996 :35), une « crampe mentale ». Il aura fallu du temps pour que j'aperçoive que ce qui relevait d'une intuition informulée, inséparable de mon expérience de la « relation ethnographique », c'est-à-dire de l'expérience bien plus d'une commensurabilité de nos humanités que d'une étrange altérité, pouvait être exprimé dans les termes d'une épistémologie de l'anthropologie orientée par l'aspiration à une anthropologie subjective². L'influence qu'exercent sur soi les œuvres qui nous ont travaillé(e)s autant qu'on les a travaillées ne se révèle souvent que subrepticement, par la bande, et sous une forme qui les rend difficiles à identifier. Il est douteux que David Schneider, auteur de l'iconoclaste *A Critique of the Study of Kinship*³, aurait pu reconnaître dans ce désir d'anthropologie subjective la trace de son influence. Et même Georges Devereux qui, lui, s'est penché de très près sur la question de la subjectivité du chercheur, l'a fait dans la perspective d'atteindre un plus haut niveau d'objectivité (2012 [1980] : 16)⁴. Ces deux auteurs, pourtant, chacun à un pôle radical de la démarche scientifique : décorticage maniaque des thèses soumises à la critique (Schneider) et analyse consciencieuse des défenses et du

¹ Mercis à Mickaële pour son intelligence des situations et sa pertinence, à Dominique pour ses corrections, à Michel pour ses relectures et son indéfectible soutien, à Mylène pour l'émulation quotidienne, à mon analyste pour m'avoir soulagée d'une contrainte paralysante en me suggérant de faire bêtement ce que j'avais à faire (en l'occurrence écrire cet article).

² En germe sans doute dans le projet de recherche qui m'a valu d'être recrutée au CNRS en 2012 et dont le titre était : « *Les sujets de la parenté. Pour une anthropologie pragmatique de la transmission...* » (c'est moi qui souligne).

³ Ma traduction de cet ouvrage a été acceptée par la collection « Les anthropologiques » aux Presses universitaires du Midi.

⁴ « 10) Elle [l'étude scientifique de l'homme] doit exploiter la subjectivité inhérente à toute observation en la considérant comme la voie royale vers une objectivité authentique plutôt que fictive. »

contre-transfert du chercheur (Devereux), soutiennent et invigorent ma tentative ci-après de donner sens au malaise que je ressens à chaque fois que je tombe sur l'une ou l'autre des propositions suivantes, ensemble ou séparément, découlant ou non les unes des autres :

- Pour les « X », les nouveau-nés et les jeunes enfants sont infra-, supra- ou non humain/n'ont pas la qualité de personnes ;
- l'existence, le degré et la qualité de l'affection et de l'attachement aux bébés et jeunes enfants, mais aussi leur entrée dans l'humanité, se mesurent à la grandeur des rituels de deuil qui accompagnent leur mort prématurée, le cas échéant ;
- l'individuation des bébés et l'investissement dont ils sont les objets sont proportionnellement inverses au nombre des naissances (taux de fécondité) en particulier si elles sont fréquemment et rapidement suivies de décès (taux de mortalité infantile).

Il y a dès lors deux traitements (comme résolution d'un problème et comme remède à un mal) possibles de ce malaise. Le premier pourrait revenir sur un épisode ancien et douloureux du terrain au Laos qui m'a vu être à la fois témoin et actrice d'une histoire de sauvetage, destinée à échouer, d'une fillette de un an (et en effet l'enfant est morte le matin suivant une nuit que j'avais passée allongée près d'elle, un de mes doigts serré dans sa main crispée). Il y a un potentiel à la fois rhétorique et heuristique encore inexploité dans cette expérience, que je pressens en relisant, douze ans après l'avoir écrite, ma lapidaire conclusion au trop bref récit que j'en avais fait. J'avançais alors, en référence à l'engagement d'un petit collectif de personnes très hétérogènes, arrivant de divers horizons nationaux, sociaux et culturels et rassemblé autour de l'enfant (une mère akha pauvre et opiomane, une aspirante grand-mère adoptive t'ai dam et aisée⁵, un médecin chinois, deux anthropologues français) que « la qualité des relations humaines ne se laisse pas réduire par un système social, même (surtout ?) objectivé par le chercheur. » Et j'ajoutais, pensant cette fois à l'intimité partagée entre la mère démunie et la grand-mère nantie : « Une telle proximité de corps conçus comme si dissemblables m'aurait paru inenvisageable au regard de ce que j'avais appris de la perception t'ai dam de l'étrangeté akha comme polluante et menaçante. Mais les circonstances humaines ont pris le pas sur la raison des principes structurels. » (2008 : 25) Il y aurait matière, à partir de cette expérience, tant à une analyse « à la Devereux » de son vécu et donc des conditions de sa restitution par la chercheuse, qu'à une exploration « schneiderienne » des présupposés théoriques implicites qui sous-tendent son récit ethnographique comme ses conclusions anthropologiques (dans une version « relecture » ou « après-coup » comme celle qu'il propose lui-même dans *A Critique*). Ce n'est pas la voie que j'ai choisie cependant d'emprunter, pour une raison qu'il me paraît fondamental

⁵ Les Akha sont des tibéto-birmans qui habitent habituellement des villages de montagne, les T'ai Dam sont une minorité t'ai, mais inscrite au sein de la majorité tai-kadai, qui vit plutôt en plaine ou dans des vallées de moyenne altitude ; ceux avec lesquels j'ai travaillé de 1996 à 2014 étaient en position dominante économiquement comme politiquement. Entre autres manifestations de cette domination, ils « louaient » le travail de leur voisins akha (qu'ils nomment d'ailleurs « Sa », esclaves) contre le gîte et de l'opium.

d'expliciter : alors que j'engageai le processus de réflexion et d'écriture de ce texte, j'avais littéralement oublié (scotomisé, aurait dit Devereux) cet épisode pourtant traumatisant. Il n'est remonté que tardivement à la surface, au moment où, à la fois, je butais sur l'énigme de ma sensibilité à ces questions et vacillais sur la ligne de crête qui sépare les réductionnismes culturels et sociaux de postulats universalistes et naturalistes incompatibles avec le constat de l'immense variété des discours comme des pratiques ordinaires et rituelles concernant les bébés, ce qu'ils « sont » et les sentiments qu'ils génèrent, vivants ou morts : CQFD...

J'ai donc peu de doutes que ma lecture quasi-obsessionnelle d'une poignée d'articles et de chapitres d'ouvrages, puis ma tentative d'identifier les problèmes méthodologiques, épistémologiques et peut-être même éthiques qu'ils posent, dont je ne pourrai rendre compte que sommairement ici, soient les produits d'une « défense contre l'angoisse » (voir en particulier le chapitre VII de Devereux, 198 : 129-146). J'ai bon espoir cependant de parvenir à ouvrir quelques questions et perspectives suffisamment provocantes pour être utiles.

1- Dans « *Babies aren't Persons' : a Survey of Delayed Personhood* », l'anthropologue états-unien David Lancy dit avoir identifié, à partir de 200 cas tirés d'une revue de la littérature ethnographique et archéologique portant sur toutes les régions du monde, traversant toutes les époques et représentatives de tous les modes de subsistance, une variété de modèles de la prime enfance (« *models of infancy* ») s'articulant autour d'un motif récurrent : « dans la plupart des sociétés, les bébés, et même les enfants, sont considérés comme des « personnes-encore-en-devenir » (*not-yet-persons*) » (2013 : 66). Frappés du sceau de la liminalité et de l'incomplétude, ils doivent être transformés, selon des procédures éminemment variables culturellement, pour devenir des personnes ou se voir accorder l'entrée dans l'humanité – les notions de personne et d'humain, ni l'une ni l'autre définies par l'auteur, étant utilisées indifféremment (bien que la première le soit davantage). L'attribution retardée de la qualité de personne (*delayed personhood*) ou d'être humain (*humanity*) aux nouveau-nés et très jeunes enfants constituerait un point commun à toutes les sociétés hors de l'Occident contemporain (*id.* : 77). Parmi ces sociétés, très nombreuses sont celles pour lesquelles les données existantes « suggèrent qu'un cinquième à la moitié des enfants ne survivaient pas jusqu'à l'âge de cinq ans » (*id.* : 70). Courant entre ces deux constats se situe un examen critique de la validité interculturelle de la théorie de l'attachement⁶, du moins dans sa version la plus extrême qui en fait une sorte de « religion séculaire » à laquelle sacrifieraient les bonnes mères élevant

⁶ La théorie de l'attachement, initiée dans les années 1950 par le psychiatre et psychanalyste britannique John Bowlby, s'est développée sur la base d'emprunts à la théorie de l'évolution, aux théories psychanalytiques de la relation d'objet, aux concepts de la systémique, de l'éthologie et de la psychologie développementale et cognitive. Elle insiste sur le besoin chez le tout petit enfant de développer une relation d'attachement avec une ou plusieurs personnes répondant à ses besoins affectifs de façon cohérente et continue constituant sa « base de sécurité » pour explorer le monde, éléments de son développement global. Ses développements récents reposent sur un dispositif expérimental (« la situation étrange ») et ont conduit à des hypothèses sur la transmission intergénérationnelle des schémas d'attachement.

correctement leurs enfants (*id.* : 67-68). Le très vaste corpus ethnographique convoqué par l'auteur lui suggère une formule « renversante » : au récit « attachementiste » qui fabrique des enfants 'à risque' de mauvais ajustement émotionnel, les données ethnographiques permettent de substituer un récit alternatif dans lequel le risque à éviter est celui de l'établissement d'un lien trop serré et trop chargé d'affects dans des sociétés où les bébés et les jeunes enfants, dont la survie est menacée au moins pendant les premiers mois, voire les premières années, sont conçus sur le modèle d'une incomplète humanité ou définis comme des « personnes-encore-en-devenir » à humaniser, à personnifier, à individualiser (*id.* : 89).

2- L'« anthropologue, primatologue et sociobiologiste » (ainsi qu'elle se présente), elle aussi états-unienne, Sarah Blaffer Hrdy note, dans un chapitre intitulé « Les mères dénaturées » des *Instincts maternels*, que *des millions* de décès de nouveau-nés peuvent être attribués, directement ou non, à des tactiques maternelles visant à limiter le coût de leur élevage (2002 : 276). Partant d'observations chez de nombreuses espèces animales, et adressant spécifiquement la question de l'infanticide, qu'elle étendra à d'autres comportements pathogènes, voire létaux, elle défend la thèse selon laquelle, chez les primates humains, il pourrait s'agir d'« un comportement évolué, un mode adaptatif pour des individus de résolution des dilemmes qu'ils affrontent au cours de la reproduction » (*id.* : 274). Elle mobilise des données historiques et anthropologiques, en particulier relatives aux infanticides, aux abandons d'enfants et à leurs conséquences désastreuses sur la mortalité infantile. De l'Italie à l'Angleterre, en passant par la Russie, toute l'Europe des XV^e au XX^e siècle est passée au crible statistique, suggérant des taux d'abandon de 10 à 20 %. En l'absence de chiffres donnant les proportions enfants abandonnés/enfants nés, de nombreuses valeurs absolues suffisamment élevées pour frapper l'attention sont citées, dont sont extraits des taux de mortalité infantile atteignant en certains endroits 90 % (*id.* : 278-286). Ces « abandons endémiques », « étudiés comme une mosaïque de crises locales et discrètes », avance Sarah Blaffer Hrdy, sont « en fait une catastrophe démographique à une échelle encore jamais vue ». (*id.* : 282). Une « catastrophe démographique (c'est moi qui souligne) » résultant cependant d'un comportement adaptatif et relevant peut-être d'une forme de nécessité, comme semble le proposer la conclusion au chapitre : « Ce n'étaient pas les réactions des mères de la Rome antique, ou de la France du XVIII^e siècle, ou du Brésil du XX^e siècle, qui étaient dénaturées. En fait, ce qui n'était pas naturel, c'était la forte proportion de très jeunes femmes, ou de femmes dans des conditions difficiles qui, en l'absence d'autres formes de contraception, concevaient et portaient des enfants peu susceptibles de prospérer. » (*id.* : 297)

3- Dans un article de 1985 qui a fait date, « Culture, Scarcity and Maternal Thinking : Maternal Detachment and Infant Survival in a Brazilian Shantytown », Nancy Scheper-Hughes, figure de proue de l'anthropologie médicale aux États-Unis, note qu'*environ un million* d'enfants de moins de cinq

ans meurent chaque année au Brésil (1985 : 292). Elle s'appuie sur le recueil de 72 histoires reproductives pour illustrer qualitativement (en s'intéressant, dit-elle, non seulement aux comportements et aux pratiques, mais aussi aux significations et aux motivations, *id.* : 297) et statistiquement (sur 686 grossesses, c'est-à-dire une moyenne de 9,5 enfants par femme, 251 enfants sont morts avant cinq ans, à savoir 3,5 par mère...), la thèse qu'elle continuera de défendre dans ses travaux ultérieurs (1987, 1993) : le détachement maternel et l'indifférence aux nouveau-nés et aux bébés jugés les plus faibles et les plus vulnérables, qu'elle subsume sous l'expression de « négligence sélective », sont de puissants pathogènes conduisant fréquemment à la mort. Il convient de noter ici la proximité *apparente* des thèses de Sarah Blaffer Hrdy et de Nancy Scheper-Hugues qui s'appuient, en réalité, sur des appareils conceptuels absolument divergents : en effet, une partie non négligeable de l'article de la seconde est consacré à une critique féministe et culturaliste de la théorie du « *bonding* » et du fondement biologique de l'amour maternel que défend pour sa part la première.

Bien que Nancy Scheper-Hugues conclue qu'en dernière analyse la négligence sélective des enfants est une conséquence de la négligence sélective de leurs mères, exclues de la participation au miracle économique du Brésil moderne (*id.* : 314), sa thèse, qui approche la question sensible des sentiments maternels, a produit un corpus important de contre-thèses, en particulier à partir de matériaux recueillis eux aussi dans des milieux urbains particulièrement déshérités du Nordeste brésilien à la même époque.

4- Ainsi, Marilyn Nations, professeure en santé publique à Fortaleza (Brésil) et formée à l'anthropologie médicale entre 1977 et 1983 en Californie, a recueilli en 10 ans (entre 1979 et 1989), 316 entretiens ethnographiques auprès de familles endeuillées, de guérisseurs traditionnels, de sages-femmes, de fabricants de cercueils (etc.) dans la région de Ceara. Pour son article de 2013, intitulé « Dead-baby Dreams, Transfiguration and Recovery from Infant Death Trauma in Northeast Brazil », elle a analysé plus spécifiquement les récits de 45 mères, grands-mères et mères adoptives décrivant « dans un luxe de détails douloureux la maladie fatale et la mort de leurs enfants de moins de cinq ans, survenue dans les douze mois précédents » (2013 : 664). Ces mères ont fait l'expérience de 56 morts, dont 40 avant 1 mois, un seul par mère pour la plupart, deux ou trois pour 22,2 % d'entre elles (*id.* : 665). S'appuyant en particulier sur les récits de rêves et en utilisant plusieurs méthodes d'analyse (analyse thématique de contenu, identification des « 13 signaux de traumatisme » de BenEzer, application de la méthode interprétative de Corins, recherche des facteurs structurels favorisant l'expression ou non des émotions), elle conteste les thèses défendues par Nancy Scheper-Hugues d'une négligence maternelle sélective cause ultime de la mort des bébés et d'un détachement émotionnel vis-à-vis de ces très jeunes enfants et de leur perte. Elle y substitue la notion d'un traumatisme que les rêves et les transfigurations imaginaires permettent de surmonter et elle plaide pour que l'interprétation des comportements de deuil ne soit pas détachée du « monde moral » dans lequel ils s'expriment et prennent sens (*id.* : 662).

5- En 2015, dans un article de *Current Anthropology* signé avec deux collègues (un spécialiste du développement des entreprises en sciences de la gestion de la santé et une infirmière de l'hôpital de Ceara), « *Cumbered Cries. Contextual Constraints on Maternal Grief in Northeast Brazil* », Marilyn Nations développe sous une forme plus « anthropologique », c'est-à-dire plus théorique, plus générale, les arguments de l'article précédent. Elle y conteste la thèse, défendue par Scheper-Hugues au milieu des années 1980 mais désormais, écrit-elle, largement répandue, d'un rapport de cause à effet entre une extrême pauvreté, un moindre investissement dans les enfants les plus vulnérables et la mort de ces derniers. Plusieurs études (au Nigeria, en Inde, au Pérou...) arriveraient à des conclusions similaires : les enfants y tombent malades et y meurent en raison de la négligence de parents, qui préfèrent s'attribuer à eux-mêmes les ressources rares que constituent la nourriture, l'eau et les médicaments (2015 : 613). Pour contrer ce mouvement et « réorienter le débat » (*id.* : 614), Nations *et al.* entreprennent de contester la théorie de Nancy Scheper-Hugues en opposant à ses données les leurs, issues d'une sélection de 58 entretiens à partir des 316 déjà mentionnés dans Nations (2013), recueillis en deux temps, entre 1979 et 1989, puis en 2011 (13 informateurs de la première période réinterrogés). Dans ce sous-échantillon, 51 mères ont supporté collectivement la mort de 103 enfants de *moins de cinq ans*, dont 71% sont morts *avant leur premier anniversaire* (*id.* : 616), 49% des femmes n'ont vécu la mort que d'un enfant, alors que 45% ont mentionné la perte de *deux à six* enfants, dont deux paires de jumeaux. Là encore, seules les morts des *douze mois* précédents ont été prises en compte. Le résultat principal recherché et amené est l'existence de comportements de deuil dont la forme (culturelle et individuelle) ne peut cependant être comprise qu'à partir de son inscription dans les *sept facettes* (historique, politique, économique, écologique, biologique, sociale et spirituelle) définissant la « niche » de vie de ces mères dans les années 1980 (*id.* : 616).

L'ensemble de ces textes interroge la question des sentiments, affects, instincts, comportements maternels. Ils divergent cependant, on le voit, dans leur manière de les nommer et donc de les théoriser. Tous également discutent leurs liens au développement et à la survie des très jeunes enfants. À l'exception de Blaffer Hrdy, tous les auteurs abordent aussi, plus ou moins directement, les représentations culturelles des bébés et jeunes enfants et la manière dont ils s'articulent à la survie de ces derniers et aux affects maternels. Les trois derniers (ainsi que Nancy Scheper-Hugues 1987 et 1993, seulement rapidement cités) forment un ensemble immédiatement cohérent, puisqu'ils participent d'un même débat à partir de données ethnographiques comparables recueillies dans une même région, à une même époque. Les deux précédents, qui relèvent d'un autre genre et d'une autre démarche, synthétique et fondée sur des sources de seconde main, partagent cependant avec ces derniers au moins une stratégie rhétorique : fonder la vérité et l'efficacité de leurs thèses sur des preuves par les chiffres.

A- La force des nombres

Tous les textes mobilisent généreusement chiffres et statistiques comme mode d'administration de la preuve. Cette passion des nombres, au demeurant assez surprenante chez des anthropologues, lesquels ne sont pas (re)connus pour leur usage des méthodes quantitatives, est activée à plusieurs étages du mille-feuille argumentatif. Il s'agit, à un premier niveau, d'asseoir la validité des matériaux sur lesquels repose la démonstration : Sarah Blaffer Hrdy et David Lancy s'appuient sur des sources de seconde main qui, outre leur grande quantité, couvrent un espace tant géographique que temporel considérable. Ici, la généralité de leurs propositions respectives (le poids de l'agentivité maternelle dans la mortalité infantile pour la première, l'infra-humanité des bébés comme modèle prévalent hors des sociétés occidentales pour le second) doit se déduire de l'abondance des cas. Les lecteurs, écrasés par l'effet d'érudition que ces multiples citations provoquent, peuvent ne pas s'attarder sur leur électisme et sur l'absence totale de contextualisation des propos cités et du cadre intellectuel dans lequel ils s'inscrivent. Les arbres de la forêt cacheraient-ils la montagne ?

À un second niveau, c'est la puissance de frappe de la proposition – la « catastrophe démographique » que constitue le taux très élevé de mortalité infantile en lien avec les représentations et comportements parentaux – qui est en jeu à travers l'assèchement de chiffres aux impressionnants ordres de grandeur comme de pourcentages dont les conditions de production ne sont nullement mentionnées et dont on peut penser qu'ils sont convoqués à la fois pour fabriquer (exister ce qui est dénombrable) et légitimer (ce n'est pas un épiphénomène) le problème soulevé⁷.

À partir de matériaux différents, leurs enquêtes respectives, Nancy Scheper-Hugues (1985 : 296 ; 298-299 ; 302) et Marilyn Nations (2013 : 664-665 et 2015 : 614 ; 616) utilisent des procédés similaires. La validité et la légitimité de leurs données de première main sur les taux de mortalité infantile, le type d'enfant (âge, sexe, rang de naissance, tempérament) qu'elle frappe, la manière dont elle affecte les mères et les causes qui lui sont attribuées sont largement fondées sur des éléments chiffrables : amplitude temporelle de l'enquête, nombre des entretiens, mise en forme statistique des données, multiplicité des méthodes d'analyse. Ici, le procédé de fabrication des statistiques semble assez transparent, mais il est peu conforme aux normes de cette discipline, car appliquée à un nombre restreint de cas. Néanmoins, agencés sous cette forme, les matériaux produisent un effet de scientificité, de véracité et de généralité, ce que visent également les autres « formules » numériques sollicitées.

B- Faire cas des cas

Au sérieux présumé des nombres, les deux auteures adjoignent cet opérateur d'authenticité que Jean-Pierre Olivier de Sardan appelle le « pacte ethnographique » (2004 : 46) ou Michel Agier le

⁷ Il n'est évidemment pas question de nier que la mortalité infantile ait été et soit encore dans de nombreuses régions du monde, très élevée, c'est sur la stratégie argumentative des auteurs que je souhaite attirer l'attention.

« dire-vrai de l'anthropologue » (2015) : ce « c'est véridique, vous pouvez me croire, j'y étais » caractéristique de l'enquête de terrain au long cours, immersive et, dans leur cas, engagée. Leur souci empathique pour ces femmes des bidonvilles, dont aucune des deux ne minore l'extrême difficulté de leurs conditions de vie, se donne à lire tantôt sous un mode déclaratif, tantôt, et c'est plus évident chez Marilyn Nations, par la forme « sentimentalisee » ou « affectée », pourrait-on dire, de l'écriture. Elles entretiennent par ailleurs, et cela transparait évidemment dans leur choix comptable et graphique (les données sont agencées sous forme de tableaux), un rapport ambivalent aux « cas » qu'elles mobilisent. Toutes deux, dans des proportions et selon des modalités différentes, identifient certaines de leurs enquêtées ou « informatrices » en les nommant, en les citant, en donnant un minimum de contexte. Chez Marilyn Nations (surtout 2013), le procédé de citation de *verbatim*, qui émaille le texte, donne de la chair (du sang et des larmes, pourrait-on ajouter) à l'argument qu'il s'agit de défendre : la réalité et l'intensité des affects de deuils des femmes ayant perdu un bébé. Au fond, cependant, ces références à des personnes incarnées fonctionnent comme autant d'exemplifications d'un phénomène dont il s'agit de montrer la généralité.

Nancy Scheper-Hugues procède tout autrement, en particulier parce qu'elle rend visible, en l'énonçant, sa rhétorique. Avant d'articuler, pour défendre sa thèse, les matériaux issus des 72 « histoires reproductives » recueillies, elle isole, dans une sous-partie qui s'intitule « Arrière-plan/études de cas », deux récits que des médecins qualifieraient d'« histoires de chasse » (1985 : 293-295). Exhumées d'une période antérieure de près de vingt ans au terrain lui-même, période durant laquelle elle servait dans le *Peace Corps* dans le domaine de la santé et du développement communautaire, ces « vignettes » sont conçues pour être un « avertissement » aux lecteurs (*id.* : 295). La première évoque sa brève rencontre avec Rosa, une jeune mère doublement infanticide d'un nourrisson et d'une fillette de un an qui, interrogée sur la raison de son acte, le justifie en invoquant leurs pleurs de faim incessants et l'absence de sentiments qui caractérise ces « petites choses ». Avec ce cliché (au sens photographique), Nancy Scheper-Hugues vient signifier deux choses : d'une part, la nécessité de reconnaître la différence, faite localement, entre la négligence passivement mortelle, tolérée, et le meurtre d'enfant, universellement honni ; d'autre part, la distinction, nécessaire, entre une notion nord-américaine de maltraitance qui, dit-elle, implique colère ou haine à l'égard des enfants, et celle de négligence sélective, associée à un sentiment de pitié à l'égard de ces êtres conçus comme dépendants, innocents et irrationnels.

Le deuxième récit de cas implique Ze, un enfant malingre, malnutri, inerte, d'autant plus délaissé que son cadet présente, lui, tous les signes de la vitalité et la capacité à la survie si prisée dans cet environnement, Lourdes, sa mère, et l'anthropologue elle-même, dans sa tentative (réussie) de sauver l'enfant. Il aura certes fallu l'intervention têtue, à contrecourant, de Nancy Scheper-Hughes, mais ce bébé à peine humain dans son apparence, promis par négligence à une mort certaine, sera finalement devenu un jeune adulte vif et drôle attaché à sa mère, ainsi que le constatera 18 ans plus tard l'anthropologue revenue, cette fois, faire un terrain de recherche. Le détachement maternel ne

conduit pas toujours à la mort et il est même réversible : tel est le second avertissement que le lecteur est invité à intégrer avant d'entrer dans le cœur de l'argumentation.

Une fois ces clarifications faites, Nancy Scheper-Hugues n'aura plus guère besoin de convoquer la singularité des personnes et de leurs histoires, et c'est d'ailleurs ce qu'elle affirme à travers sa référence à une « femme moyenne » fabriquée à partir d'un échantillon de 72 personnes âgées de 17 à 71 ans (1985 : 297) ! Plus de Rosa ni de Lourdes, mais les femmes, ou les mères, de l'Alto. Cette montée en généralité, paradoxalement assise sur l'exceptionnalité de ces deux cas, est d'autant plus perturbante que la double thèse défendue par l'auteure est dérangement : une négligence sélective et passive comme stratégie de survie « invisible » dans un monde où celle-ci se conquiert par une « lutte », articulée à une version, elle aussi sélective, des sentiments maternels réservés aux plus solides des bébés et retirés aux plus faibles qui meurent dans « *une belle indifférence* » (en français dans le texte) (*id.* : 312). Dans une recension du livre publié ultérieurement par Nancy Scheper-Hugues, Patrick Engle (1994 : 347) signale d'ailleurs que, sur les 16 cas exploités par l'auteure pour traiter la question du chagrin maternel, 8 seulement confirment sa thèse. Quel statut ont alors les cas qui la contredisent ? Joël Noret, quant à lui, dans un article où il se demande, depuis une perspective anthropologique (opposée à la théorie psychologique), si la perte d'un bébé est une mort insoutenable, regrette le peu de cas qu'elle semble faire des variations intra-société, présentées comme marginales (2009 : 141). Quant aux variations interindividuelles, il serait sans doute beaucoup trop périlleux d'y toucher : ne risquerait-on pas d'y égarer le social et d'y dissoudre le savoir anthropologique ?

C- *Norme et exception*

Les remarques discrètement critiques de Joël Noret posent très nettement la question, épineuse dans les sciences sociales, du rapport de la norme à l'exception, qui rejoint bien sûr celles du particulier et du général, du majoritaire et du minoritaire. Or lui-même, quand il va chercher dans son propre terrain matière à discuter ces rapports, explique le deuil d'un père béninois à la mort de sa première-née comme une réaction individuelle liée à la difficulté du couple à concevoir un enfant, une réponse, donc, à un contexte spécifique et isolé (*id.* : 145). Il ne semble pas s'apercevoir qu'il identifie au passage une autre clé de lecture possible : la qualité, amicale, de la relation qui le lie à cet homme. Ce qui est exceptionnel, ce serait alors tout autant l'accès à ce niveau de discours, où l'intimité s'autorise, que la singularité de la situation. La norme et l'exception pourraient ne pas être questions de mesure mais de regard : tout individu pourrait être décrit soit en tant qu'il représenterait une norme, soit dans son irréductible exceptionnalité. Nancy Scheper-Hugues, comme prise dans les rets de son raisonnement, se contredit à cet égard elle-même : alors qu'elle ne distingue pas, voire identifie, expression et expérience des émotions, elle remarque cependant que les mères de l'Alto sont socialisées *pour ne pas* exprimer leur chagrin, pour *se conformer* à la norme sociale, une émotion trop démonstrative, un attachement durable à un enfant mort (parfois

rencontrés) pouvant même être *interprétés en termes de folie* (*id.* : 312-313). De ce qu'elles *manifestent* normativement alors à la mort d'un bébé, que peut-on inférer de ce que chacune ressent ? Cette « pensée par lot » qu'elle attribue (1987 : 2) aux parents des sociétés en voie de développement qui « considèrent la vie des bébés comme provisoire et aléatoire, moins une tragédie qu'une infortune (...) avec la présupposition de l'interchangeabilité et de la répliquabilité de la progéniture » ne pourrait-elle pas lui être retournée ? Ne sacrifierait-elle pas à son dessein la singularité de chacune des 72 histoires qu'elle a recueillies, puisque la fabrication de *types* arase par nécessité la diversité des formes que donne aux déterminants sociaux, culturels et même biologiques l'histoire particulière de chacune de ses instances (*token*) ? Est-il raisonnable, comme le fait d'ailleurs Joël Noret, de céder au réductionnisme social qui confond irrévocablement formes sociales et traitement collectif des affects, observables ou déductibles des discours, et la complexité même de ce qu'on a appelé leur incorporation (*embodiment*) ou leur intériorisation, qui renvoie à un for intérieur (à défaut d'un autre terme et dans un sens ordinaire, sans postulat implicite précis concernant la difficile question de l'intériorité) que Marilyn Nations, pour sa part, semble aller chercher dans une analyse de contenu des rêves et rêveries de ses interlocutrices ? Au fond, peut-on réduire les personnes à des idiots culturels ?

Une première conclusion : La tactique du pied de la lettre ou les « idiots culturels »

Voilà. Si je grince des dents, ce n'est pas tant que je saurais sur les sentiments maternels ou sur la nature des bébés quelque chose de plus que mes collègues. J'en sais probablement moins et je n'entretiens à ces sujets nulle certitude ni ne défends aucune thèse. Si je grince des dents, c'est à cause de leur tendance à prendre (ou à prétendre prendre) discours, comportements, rituels au pied de la lettre. En particulier ceux des sociétés non occidentales : oserait-on déduire des rituels funéraires actuels dans les crématorium français la qualité du chagrin des endeuillés ? Et que dire de l'absence totale, jusqu'à une période récente, de traitement psychologique ou rituel des fœtus issus d'interruptions médicales de grossesse comme du grand cas qui en est fait aujourd'hui ? Je ne peux pas le dire mieux que Ruwen Ogien révélant la « recette de Garfinkel pour fabriquer un idiot culturel » (qu'il oppose à l'idiot rationnel) : « faites comme si le locuteur endossait tous ses énoncés sans ironie, glose, commentaires, attribution à autrui, citation ou mise entre guillemets. Vous en ferez une sorte d'imbécile dépourvu de jugement. » (2001 : 67). Marcel Mauss à son époque avait déjà dit, pour clarifier le sens de son histoire sociale de la notion de personne, quelque chose du même tonneau : « Je dirai seulement : il est évident, surtout pour nous, qu'il n'y a jamais eu d'être humain qui n'ait eu le sens, non seulement de son corps, mais aussi de son individualité spirituelle et corporelle à la fois » (1938 : 265). Et je ne résiste pas au plaisir de citer longuement Gérard Toffin (2017 : §20) dans un article où il compare la prise sur l'imaginaire de l'anthropologue Maurice Godelier à celle du poète Yves Bonnefoy : « Comment ne pas tenir compte aussi du doute, des mensonges, de l'ironie, des leurres que l'être humain aime à employer quand il parle de l'au-delà et

des puissances surnaturelles ? Ces mondes par définition étrangers, peuplés d'esprits et autres forces divines, ne se comportent pas totalement comme les lois en vigueur dans la société des humains. Comment formuler des choses définitives à leur propos ? Le relatif, l'indécision et l'incertain ne relèvent pas seulement de la fiction, mais aussi des réalités les plus humaines. On peut affirmer une chose et son contraire selon telle ou telle circonstance sans se heurter à des principes de contradiction insurmontables. Les peuples qu'étudient les ethnologues ne diffèrent pas sensiblement sous ce rapport des populations occidentales. Ils savent croire à moitié ou croire simultanément à des choses incompatibles. La personne humaine (toujours déterminée historiquement et culturellement) excelle à jouer avec le réel, à brouiller les pistes entre le vrai et le faux, même dans la vie courante. Elle affirme par là sa liberté (ou son doute) et ménage une distance avec ce qui l'entoure. »

La méthode choisie par David Lancy pour fabriquer des idiots culturels est exemplaire. Elle consiste à accumuler les énoncés sans auteurs produits par les anthropologues dont je me contente ici de ne citer qu'un exemple par « modèle de prime enfance ». Modèle « pas encore mûr » : « Un bébé [Ovimbundu] naît rose et ce n'est que quand il noircit, au sixième ou huitième jour, qu'il montre le premier signe qu'il est en train de devenir une personne. » (Childs, cité dans *id.* : 79). Modèle « non connecté » : « Pendant les trois premiers jours de sa vie, le bébé [Lepcha] est considéré comme étant toujours dans le ventre maternel et les précautions prénatales sont toutes encore nécessaires. On ne se réfère pas à lui comme à un enfant humain, on l'appelle un enfant-rat. » (Gorer, cité dans *id.* : 81). Modèle « entre deux mondes » : « La relation des nourrissons [telle que la perçoivent les Mende] avec le monde des esprits génère des conflits de loyauté avec le monde des vivants... les bébés sont supposés développer un don de vision et la capacité à circuler entre plusieurs domaines sensoriels. » (Fermé, cité dans *id.* : 82).

À quel registre discursif appartiennent les représentations et les pratiques culturelles ou sociales partagées dont rendent compte, souvent sans distance, les anthropologues ? Non sans rapport avec les questions qui nous occupent, Luc Boltanski se demande, dans sa *Condition fœtale*, ce qu'il faut pour faire un humain à partir de ce qu'il est nécessaire d'adjoindre à l'amas cellulaire qu'est d'abord un fœtus (avortable) pour qu'il devienne une personne (non avortable). Il rappelle utilement que « la référence à [d]es circonstances atténuantes [de l'avortement] fondées sur les caractéristiques du fœtus qui, avant l'apparition des techniques modernes d'imagerie, était un inconnu, ne doit d'ailleurs pas être prise de façon trop littérale (...) mais plutôt en tant qu'elle dessine les contours d'un registre argumentatif mobilisable chaque fois qu'on souhaite atténuer la réprobation dont l'avortement fait l'objet. » (2004 : 30) Traduit sans subtilité : « qui veut tuer son chien l'accuse de la rage ». À chaque fois qu'un enquêté, se faisant le porte-parole de ce que chacun sait dans son monde ou le traducteur bien informé de représentations communes mais implicites, prononce une généralité, il faut se demander : à quoi cela sert-il ? Qu'est-ce que cette parole, qui est un acte – posé pour l'enquêteur, d'ailleurs – vient accomplir ? Et cela est d'autant plus nécessaire que l'assertion apparaît contre-intuitive. Il se pourrait, par exemple, qu'une observation attentive des interactions ordinaires entre

parents et nourrissons montre que les premiers interagissent avec les seconds à tout le moins *comme si* ils étaient des personnes et *a fortiori* des humains – l'inverse étant probablement vrai mais nous entrons là dans des subtilités peu connues du commun des anthropologues. Qu'est-ce qu'affirmer que les nouveau-nés ne sont pas humains ou, comme le fait Marilyn Nations, que les bébés morts sont empêchés de devenir des anges par les pleurs maternels, permet ou au contraire prévient ? Qu'en est-il des discours qui destinent, *post-hoc*, les bébés à leur mort certaine, insistant sur leur évidente absence de goût pour la vie ?

Nancy Scheper-Hugues et son adversaire théorique formulent une hypothèse somme toute assez simple : dans un contexte où la mort frappe quotidiennement les petits humains, les défenses ne sont pas inutiles. Si Marilyn Nations dit tout de go que celles-ci permettent de supporter l'insupportable mais aussi de lutter contre l'auto-accusation (2013 : 662), Nancy Scheper-Hugues, elle, admet en passant que par un maternage (qu'elle qualifie de) distant, désaffecté, les mères se protègent d'un attachement (trop ?) solide et intense (1985 : 311). De crainte d'une envolée interprétative abusive, irai-je jusqu'à suggérer que tant la minoration que la reconnaissance des affects de deuil constituent, chez les deux auteures, des « défenses contre l'angoisse » que provoque le fait d'entendre les récits et d'être les témoins de tant de morts prématurées que les mères comme les anthropologues sont largement impuissantes à endiguer ?

D- Que fait-on des faits ?

Il est désormais, dans certains cercles, de notoriété scientifique que les anthropologues ne collectent pas des données mais fabriquent des faits. David Schneider l'avait écrit (1984 : 5) et on le retrouve bien exprimé, par exemple, dans les articles de Jean-Pierre Olivier de Sardan (2004) ou de Michel Agier (2015) déjà cités. Le dialogue (qui n'en n'est pas vraiment un, l'une des deux seulement interpellant l'autre) entre Nancy Scheper-Hugues et Marilyn Nations l'illustre formidablement. Marilyn Nations le note : le temps, la niche culturelle et la méthodologie de son enquête sont comparables à ceux de Nancy Scheper-Hugues (2015 : 616). C'est d'ailleurs ce qui lui permet de s'appuyer, pour tenter de démonter les deux thèses étroitement articulées de Nancy Scheper-Hugues, sur la définition par Geertz de l'ethnographie comme « essentiellement contestable » (*id.* : 614). Réfutant la notion d'une négligence maternelle cause ultime de la mort des bébés et jeunes enfants les plus faibles, elle se contente, assez rationnellement il faut l'admettre, de faire porter la lumière sur des causes évidentes que Nancy Scheper-Hugues n'ignore d'ailleurs pas (mais qu'elle cherche à complexifier en leur adjoignant le poids de l'agentivité maternelle) et qui sont également très bien identifiées par leurs informatrices respectives : l'extrême pauvreté, la malnutrition, l'eau contaminée, l'indigence du système de santé... Elle entreprend par ailleurs de démontrer, à partir d'une « exploration rétrospective » (*id.*) des récits recueillis de nombreuses années plus tôt, que les enquêtées ont bien des « réactions de deuil » (*id.* : 616), *i.e.* manifestent du chagrin, à la mort de leurs bébés. Sa démonstration manipule les mêmes items que ceux mobilisés par Nancy Scheper-

Hugues, mais elle leur fait dire tout autre chose, elle les décrit sous un autre jour, blâmant, dans la foulée, son adversaire pour sa « violence interprétative ». Il est vrai que ses interprétations sont moins provocantes : l'absence de manifestation de chagrin lors des funérailles est nécessaire à la bonne transfiguration des bébés morts en petits anges apaisés, et il en est de même d'une économie du regret conçu comme retenant sur terre auprès de leurs mères les malheureux petits morts et dont il vaut mieux tenter de s'abstenir. Là où Nancy Scheper-Hugues voit dans les misérables cercueils de carton un signe d'indifférence, Marilyn Nations les décrit avec force détails et attire l'attention sur le soin consacré à les adorer. Si ce sont les enfants qui accompagnent les processions funéraires, ce n'est ni par désintérêt des adultes, ni en vue d'une socialisation précoce, comme l'avance Nancy Scheper-Hugues, mais parce que, encore innocents, ils symbolisent la pureté du bébé mort. Les photographies et autres reliques des jeunes morts, conservées, pointent vers une singularisation de chaque bébé mort, ce qui dément la théorie d'une interchangeabilité. Et même l'idiome local *a mingua* fait l'objet de deux interprétations radicalement différentes (car en effet nulle traduction à proprement parler n'est proposée). Une mort *a mingua*, écrit Nancy Scheper-Hugues, est une mort accompagnée par l'indifférence et la négligence maternelles (1985 : 295) alors que, pour Marilyn Nations, dans la bouche des mères l'expression désigne la négligence et l'indifférence des médecins, des hôpitaux, des politiques. Il serait possible d'opposer terme à terme les descriptions et les interprétations de données ethnographiques largement compatibles et, ce faisant, de mettre au jour avec davantage de rigueur et de systématisme les stratégies argumentatives de deux auteures. Ce rapide panorama suffit cependant à suggérer la labilité des matériaux et la relativité des savoirs constitués à partir de leur agencement. L'image qui s'impose est celle d'un kaléidoscope : à chaque tour imprimé au cylindre magique, les mêmes morceaux de verre taillé s'assemblent pour former une image différente. Le résultat de l'enquête est à la main de l'enquêteur.

Conclusion dernière : la valse étourdissante des inférences

« **Inférence**, subst. fém.

Log. Opération qui consiste à admettre une proposition en raison de son lien avec une proposition préalable tenue pour vraie. *Très curieusement, les relations avec le monde surnaturel s'expriment par le moyen des modes de la connaissance, et parmi eux, ceux de l'impression corporelle (...) de l'inférence et du raisonnement* (Lévi-Strauss, *Anthropol. struct.*, 1958, p. 197). » (Trésor de la langue française informatisé »

(<http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=350971545;>)

J'ai identifié l'origine d'un grincement de dents, il me reste à rendre compte d'un vertige. Comment sait-on ce qu'on donne pour su, voire pour vrai ? Comment parvient-on, au terme d'une recherche ou d'un raisonnement, à une conclusion, voire à un résultat ? Trop souvent, l'agenda (personnel,

théorique, institutionnel...) de l'enquêteur, le processus de la recherche (de l'hypothèse à l'enquête et de celle-ci à la restitution) et la machinerie du raisonnement n'étant que partiellement et partialement dévoilés, il est difficile de démêler le tien du mien. Pour cela, il serait d'ailleurs aussi nécessaire de rendre à nos interlocuteurs leur propre capacité à raisonner, et d'identifier leurs propres agendas comme leurs stratégies discursives. À force de régressions vers une approche de plus en plus « méta », peut-être ne parviendrions-nous jamais à la moindre conclusion, et c'est bien le risque qui me guette. Plus grave encore, prisonniers du « comment », serions-nous encore en mesure de faire émerger le moindre contenu ?

Ni les lectures et relectures scrupuleuses, ni les prises de notes acharnées, ni les essais suspendus de cartographies heuristiques, et pas même la mise en forme finale par l'écriture ne m'auront finalement permis d'élucider pleinement mes motivations et, peut-être plus crucialement, de comprendre comment s'articulent, pour chacun des auteurs cités, mais aussi plus généralement, les trois propositions dont j'étais partie. Il reste (au moins) un angle mort ou, si on veut être optimiste, un programme à mettre œuvre : sérier entre ce qui, pour chacune des trois pièces de mon puzzle et entre elles, est cause, conséquence, raison, explication et justification. 1) Qu'est-ce qui tue les petits d'Homme ? Les réponses, éclectiques, nous baladent de la dysenterie à la compétition pour la survie, de l'ineptie des politiques publiques aux croyances religieuses, de la biologie à la culture des sentiments, du contexte global à l'agentivité des individus. Comment classer (de la raison à la justification, de la cause à la conséquence...), ordonner (de la cause première à la cause ultime), et sous quelle forme (chronologique, concentrique...), les multiples facteurs de surmortalité infantile identifiés par les auteurs convoqués ici ? 2) De quoi peut-on déduire l'existence de sentiments maternels et d'affects de deuil ou, au contraire, leur absence ? De leurs expressions directes en réponses aux questions de l'enquêtrice ou indirectes via une analyse de contenu portant sur cet objet polyvalent qu'est le rêve ? De la nature et de la qualité des rites entourant les morts prématurés, mais aussi, pourquoi pas, les naissances ? Ou, comme je l'ai suggéré plus haut, d'une ethnographie précise des interactions ordinaires avec les bébés vivants ? 3) Pourquoi les collectifs humains, y compris celui des anthropologues, produisent-ils des « modèles » (le terme est bien choisi), certes extrêmement variés et richement élaborés, de la prime enfance mettant en avant la non-(encore)-humanité des bébés ? Quel statut, par ailleurs, a cette construction culturelle ? Est-elle une conséquence de la vulnérabilité inhérente à cette période de la vie (aussi appelée « néoténie ») et de l'étrangeté difficilement réductible de cet être qu'est le bébé avant son entrée dans le langage articulé, un idiome pour les signifier, ou plutôt une cause, une justification, ou une raison d'une mortelle négligence et d'affects mineurs ?

Pour tenter de répondre à ces questions complexes, je défends, après d'autres, qu'il est nécessaire de mobiliser ensemble trois dimensions dans la recherche : une vigilance éthique consistant à ne fabriquer aucun idiot culturel, ni parmi les enquêtés, ni parmi les enquêteurs, une réflexivité méthodologique permettant d'éviter de se comporter en idiot culturel, et enfin une sobriété

épistémique évitant de substituer à l'idiotie culturelle d'un Autre sa propre idiotie rationnelle. J'espère avoir fait un petit pas dans cette direction.

Bibliographie

Agier, Michel

2015 « Le dire-vrai de l'anthropologue. Réflexions sur l'enquête ethnographique du point de vue de la rencontre, des subjectivités et du savoir ». *ethnographiques.org*, Numéro 30, (Mondes ethnographiques) [en ligne].(<https://www.ethnographiques.org/2015/Agier> - consulté le 14.06.2020)

Blaffer Hrdy, Sarah

2002 [1999 pour l'édition originale] *Les instincts maternels*. Paris, Payot.

Boltanski, Luc

2004 *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*. Paris, Gallimard (Nrf).

Delaisi de Parseval, Geneviève & Lallemand, Suzanne

1980 *L'Art d'accomoder les bébés. 100 ans de recettes françaises de puériculture*, Paris, Le Seuil.

Devereux, Georges

2012 [1980] *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion (Champs. Essais)

Engle, Patrice L.

1994 « Death without Weeping (review) », *Medical Anthropology Quarterly* 8 (3): 346-349.

Missonnier, Sylvain

2014 « Les stèles virtuelles : un rituel de deuil séculier ? », in Michel Dugnat, ed., *L'art d'accomoder embryons, fœtus et bébés*. Toulouse, érès (ARIP) : 139-142.

Nations, Marilyn

2013 « Dead-baby dreams, transfiguration and recovery from infant death trauma in northeast Brazil », *Transcultural Psychiatry* 50(5) : 662-682.

Nations, Marilyn, et al.

2015 « Cumbered Cries. Contextual Constraints on Maternal Grief in Northeast Brazil », *Current Anthropology* 56 (5) : 613-637.

Lancy, David

2013 « 'Babies Aren't Persons': A Survey of Delayed Personhood. », in Heidi Keller et Hiltrud Otto, eds, *Different Faces of Attachment: Cultural Variations of a Universal Human Need*. Cambridge, Cambridge University Press : 66-110.

Mauss, Marcel

1938 « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », *Journal of the Royal Anthropological Institute* 68 : 263-281.

Noret, Joël

2009 « Perdre un bébé, une mort insoutenable ? Quelques remarques d'anthropologie comparative. », *Études sur la mort* 136 : 137-148.

Olivier de Sardan, Jean-Pierre

2004 « La rigueur du qualitatif. L'anthropologie comme science empirique. », *Espaces Temps* 84-86 (L'opération épistémologique. Réfléchir les sciences sociales.) : 38-50.

Ogien, Ruwen

2001 « L'idiot de Garfinkel », in Michel de Fornel, ed., *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*. Paris, La Découverte : 57-74.

Scheper-Hugues, Nancy

1985 « Culture, Scarcity, and Maternal Thinking: Maternal Detachment and Infant Survival in a Brazilian Shantytown », *Ethos* 13(4) : 291-317.

Scheper-Hugues, Nancy

1993 *Death Without Weeping: The Violence of Everyday Life in Brazil*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

Scheper-Hugues, Nancy, ed.

1987 *Child Survival. Anthropological Perspectives on the Treatment and Maltreatment of Children*, Springer Netherlands (Culture, Illness and Healing II)

Schneider, David, M.

1984 *A Critique of the Study of Kinship*, Ann Arbor, University of Michigan Press

Toffin, Gérard

Natacha Collomb
natacha.collomb@cnrs.fr

17

2017 « La fabrique de l'imaginaire », *L'Homme*, 221 (1) : 167-190.

Wittgenstein, Ludwig

1996 [dicté en 1934] *Le Cahier bleu et le Cahier brun*. Trad. de l'allemand par M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard.